

22 septembre 1899
7 Rue des Renaudes
75017, Paris, France

Mon cher Moch,

Comme tu as pu l'apprendre des journaux, de la radio ou encore de mes proches, je viens tout juste d'être libéré. Tu es la première personne à laquelle j'écris depuis que je suis de retour en France. En effet, j'aimerais te remercier du plus profond de mon cœur de m'avoir défendu à tes dépens. Lors de mon accusation, de mon arrestation, de ma dégradation et même lors de mon procès tu étais là pour prendre ma défense. Tu es même allé jusqu'à prendre le contrôle du journal *L'indépendance belge* à tes frais pour rétablir la vérité et dénoncer les actes de l'armée.

Lorsque nous nous sommes rencontrés à Polytechnique, je me suis tout de suite épris d'une forte amitié pour toi. Pas à cause de nos points communs, non. Car le fait que nous soyons tous les deux dans l'armée, que nous venions tous les deux d'Alsace et que nous soyons tous les deux d'origine juive n'a pas créé notre amitié, mais notre force. Face à l'antisémitisme, nous avons su faire face à toute cette haine et cette violence qu'on nous lançait à la figure, en nous traitant de façon plus horrible encore que des animaux. La presse, les inconnus dans la rue, les grandes figures politiques, tous ont humilié les juifs. Bien heureusement, quelques-uns nous ont prouvé leur fidélité, leur dévouement et leur courage, comme ce soldat allemand qui a volé les correspondances de mon frère et moi pour nous protéger des nazis – un mal pour un bien ! -, mais aussi ta famille et bien sûr la mienne.

J'admire tout autant mon frère que toi, qui s'est battu, non pour attaquer les coupables, mais pour me défendre, moi, un innocent. Le soutien de mes proches, lorsque ceux-ci m'ont épaulé, m'a permis de regarder droit devant moi et de garder les épaules et le menton relevés.

La fierté, j'ai tout fait pour la garder en moi et ne pas l'abandonner, pour leur faire plaisir, à eux, les « antidreyfusards ».

En t'engageant dans cette affaire, je sais que tu ne m'as pas seulement défendu. Je sais que tu pensais que cela aurait pu être toi, ou n'importe quel autre juif qui travaillait dans l'armée.

Face aux deux-cent-cinq polytechniciens de notre promo, tu as été le seul à élever ta voix malgré les dangers que tu encourais.

Mon ami, je sais que tu as pu te sentir humilié – tout autant que moi – lorsque le verdict est tombé. Tu as certainement dû te sentir déçu et révolté et je te remercie d'avoir tenté d'ouvrir les yeux de ceux qui les tenaient fermés pendant mon absence.

J'ai beaucoup souffert. Être accusé à tort, puis se voir exilé sur une île déserte au nom qui la représente si bien est humiliant. J'ai vécu cinq années de torture morale. Je vivais – ou plutôt je survivais – dans une minuscule paillote de trois mètres sur trois. Elle était entourée d'une palissade m'empêchant de voir la mer – le seul élément qui pouvait me reconforter – et « de faire des signaux aux navires étrangers tentant de me

délivrer ». Les premières années de mon enfermement, on m'enchaînait toute la journée et toute la nuit sur une grande dalle. Le peu de nourriture que je recevais était infecte, et le seul moyen d'avoir du contact humain m'était interdit : on me changeait toutes les semaines de gardien, pour qu'aucune affinité ne se crée. Je suis retourné abattu d'épuisement et de révolte à Paris. Ma libération est peut-être un bon point, mais ce n'est pas une preuve d'innocence. C'est plutôt un moyen de tasser l'affaire, comme tu dois si bien le penser. Le bagne était un bon moyen de me faire taire : loin de tout et du monde, les lettres de ma femme prenaient des mois entiers à arriver. Ils avaient « peur que je m'évade » ! Eh bien ! Où voulaient-ils que j'aille avec ces chaînes qui m'entaillaient les chevilles et ces requins qui tournaient autour de cette île ? Le monde allait m'oublier et ma mémoire s'évaporer, mais Mathieu et toi avez tout fait pour raviver l'affaire, jusqu'à faire polémique ! J'espère que tu as encore la force de te battre avec moi pour obtenir mon innocence et ma réhabilitation, car je ne suis pas prêt de laisser cette affaire de côté. Je sais que tu aimerais que je me repose d'abord pour retrouver de la force, mais ne t'inquiète pas pour moi : j'ai été bien trop longtemps cloué sur mon lit de pierre pour avoir encore envie de me ressourcer.

Passons à quelque chose de plus enjoué ! J'espère que ton fils Jules grandit bien, car cela fait maintenant cinq ans que je ne l'ai pas vu et je crois me rappeler qu'il avait un an lorsque l'affaire a débuté. J'ai été content d'apprendre que nos enfants continuaient de se voir lors des cours de bal du jeudi après-midi.

J'espère que ta femme Alice n'a pas été trop affectée, tu la salueras bien de ma part.

Quant à toi, je te couvre de tout mon respect et de mon amitié. Porte-toi bien. Je souhaite que l'on se rencontre de nouveau dans de différentes circonstances, dans un monde meilleur avec des yeux plus ouverts à la réalité.

Bien à toi et avec ma sincère amitié,

A. *Dreyfus*

Notes : Gaston Moch est un personnage historique réel qui a défendu Alfred Dreyfus, un camarade rencontré à Polytechnique. Il naît le 6 mars 1859 et meurt le 13 juillet 1935. C'est un pacifiste, espérantiste et partisan d'une armée démocratique. Il eut deux fils : François et Jules Moch. Ce dernier devint Ministre des Armées de France.

Toutes les informations transmises dans cet écrit sont tirées de la vie réelle de Gaston Moch et Alfred Dreyfus.